



# Des tribunes

REGARD SUR L'ACTUALITÉ

## Équitation française

### Les États-Unis à l'honneur

Le 19 octobre 2018, l'École nationale d'équitation organisait, à Saumur, une journée de partage d'expériences, placée sous le patronage de la Commission nationale française pour l'Unesco, sur le thème de "la transmission internationale du patrimoine équestre du Cadre noir". C'est, somme toute, à la transmission de la "manière française" que le thème de ce colloque faisait référence. Les illustrations en ont été nombreuses, en direction notamment du Canada, de la Finlande, de la Russie, de l'Iran et des États-Unis.

C'est la grande cavalière américaine Bettina Drummond, élève de Nuno Oliveira, qui est venue spécialement d'outre-Atlantique pour évoquer ce dernier sujet. Dans un exposé d'une clarté remarquable, s'exprimant dans un français parfait, Bettina Drummond a captivé l'auditoire en présentant « les héritiers de la filière française aux États-Unis ». Après avoir évoqué l'origine lointaine des principes équestres outre-Atlantique, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, Bettina Drummond a fait remarquer que ce sont les cowboys du Nord-Ouest qui, adoptant le style espagnol légué par les conquistadores aux Mexicains, vont mettre en exergue la légèreté à cheval, créant un point commun avec l'équitation classique à la française. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une équitation sportive va se développer, utile aux cavaliers militaires pour les manœuvres. Puis c'est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'École de cavalerie de Fort Riley (dans le Kansas) adopte les principes de Saumur pour mettre les chevaux en basse école.

Fort Riley bénéficie aussi de l'influence indirecte de François Baucher, car l'un de ses instructeurs, Henri de Bussigny, un Français, a été l'élève du très bauchériste général Faverot de Kerbrech. Il a d'ailleurs écrit l'un des premiers livres américains d'équitation (réédité, en français, par Belin, en 2013, sous le titre: *French Equitation. Un bauchériste en Amérique, 1922*). Le capitaine Thomson, médaille d'argent en concours complet d'équitation aux jeux Olympiques de 1932 puis de 1936, sera issu de cette école – au sens propre comme au figuré.

Dans les années 1950-1960, l'influence française se fait sentir grâce à Gordon Wright, l'un des derniers instructeurs de Fort Riley, cavalier *buckaroo* instinctif, déboureur hors pair, fin psychologue avec les chevaux. Un de ses élèves est Victor Hugo-Vidal, qui sera l'instructeur du grand champion de CSO George Morris. Un fils de James Fillis, Henri Fillis, forme aussi des élèves selon les principes de l'École française dans le Connecticut, comme Gladys Buske, dont les chevaux « montraient une mise en main parfaite et une légèreté remarquable ».

Bettina Drummond remarque que « les meilleurs cavaliers sont influencés par le style français mais sans en avoir conscience car rien n'est transmis par écrit et ils montent des chevaux "by the seat of the pants", qu'on peut traduire littéralement par "avec l'instinct de leur derrière". Il n'y a pas de théorie définie, sauf le placer de l'encolure qui sert au moment juste ». Avec Jack Le Goff, Français expatrié et ancien du Cadre noir, apparaît le chef d'équipe qui conduira l'équipe américaine de complet à la médaille d'or olympique en 1976.

L'intérêt pour le dressage intervient tardivement et difficilement aux États-Unis, à la fin des années 1960. Les Américains ne semblent pas apprécier les reprises imposées. À cette époque, deux instructeurs français, Saint-Fort Paillard (médaille d'or par équipe aux JO de Londres en 1948) et Froissard, donnent des stages aux États-Unis et publient des articles utiles à la compréhension du dressage.

En 1977, Mme Phyllis Field fait connaître Nuno Oliveira aux États-Unis et, ce faisant, aide à découvrir notamment que « l'expression de la tradition française améliore la qualité de [nos] rapports avec les chevaux ». Si, stage après stage, des cavaliers français (Jean-Claude Racinet, Alain François, le colonel Carde, Jean-Louis Guntz, Bernard Maurel, etc.) font œuvre de transmission des principes de l'École française sur le sol américain, un problème demeure, explique Bettina Drummond : « Il faut convaincre que le style français existe [...]. Il est là dans le naturel des cavaliers, dans la sobriété des aides [...], [mais] pousser les chevaux si loin dans le sport fait qu'on oublie de maintenir la vie naturelle du cheval et

que l'on retire le pétillant qu'il y a dans leurs yeux et le brillant qu'ils nous offrent sous la selle. » C'est pour cela que Bettina Drummond, ambassadrice de l'équitation de tradition française, a été nommée Écuyer d'honneur du Cadre noir en octobre dernier, rare privilège qu'elle partage avec un seul autre Américain, George Morris, fervent adepte, lui aussi, du style français. **G. C.**



La cavalière américaine Bettina Drummond entourée d'écuyers du Cadre noir de Saumur.

DR FCE